

L'université, une canopée cosmopolite ? Interprétations, formes et spatialisation des expériences étudiantes du racisme quotidien

The University, a Cosmopolitan Canopy ?

Interpretations, Forms and Spatialization of
Students' Experiences of Everyday Racism

Abdellali Hajjat* et Zacharias Zoubir**

Résumé

À partir d'une enquête quantitative et qualitative par questionnaire (880 étudiantes racisées) et par entretiens semi-directifs ($N = 21$), cet article analyse les expériences différencierées du racisme par les étudiantes racisées de plusieurs universités françaises. Compte tenu de l'indétermination de la situation raciste, il montre que l'interprétation des faits en termes de racisme dépend de plusieurs facteurs : savoir racisé, perception du contexte d'interaction, expérience individuelle ou collective, etc. Il met en lumière l'existence d'un racisme surtout inconscient et implicite ainsi que la variabilité de l'expérience du racisme selon les caractéristiques sociales des étudiantes. Enfin, il démontre que l'université peut être une « canopée cosmopolite », plus ouverte et accueillante que le reste de la société, mais qu'il existe une carte mentale racisée du « racisme diplomatique » établissant des différences entre établissements selon leur degré d'hospitalité.

Abstract

Based on a quantitative and qualitative survey using questionnaires (880 racialized students) and semi-structured interviews ($N = 21$), this article analyzes the differentiated experiences of racism by racialized students at several French universities. Given the indeterminacy of the racist situation, it shows that the interpretation of facts as racist depends on a number of factors : racialized knowledge, perception of the context of interaction, individual or collective experience, and so on. It highlights the existence of racism that is above all unconscious and implicit, as well as the variability of the experience of racism according to students' social characteristics. Finally, it shows that the university can be a "cosmopolitan canopy", more open and welcoming than the rest of society, but that there is a racialized mental map of "diplomatic racism", establishing differences between institutions according to their degree of hospitality.

Mots-clés :

racisme, université, micro-agression, injure, France

Keywords :

racism, university, microaggression, insult, France

* Chargé de cours en sociologie, GERME, Université libre de Bruxelles, abdellali.hajjat@ulb.be

** Agrégé et docteur en philosophie, enseignant en classes préparatoires aux grandes écoles (académie de Nantes), chercheur rattaché au Sophiapol (Université Paris Nanterre), zzoubir@protonmail.com

Dépuis le célèbre livre de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers*, publié en 1964, les étudiant·es font partie des groupes sociaux les plus étudiés dans les enquêtes sociologiques en France, qu'elles soient quantitatives ou qualitatives (Fave-Bonnet et Clerc 2001)¹. Certaines d'entre elles se sont focalisées sur les inégalités dans l'accès aux, la poursuite des, et le succès dans les études universitaires. C'est d'abord l'angle des inégalités sociales qui a été privilégié, en mettant en lumière les processus sociaux de sélection débouchant sur la sur-représentation des enfants des classes moyennes et supérieures, et la sous-représentation des enfants des classes populaires dans l'enseignement supérieur. Ensuite, l'angle des inégalités de genre a permis d'analyser le poids du genre dans le choix d'études, la division sexuelle des trajectoires universitaires, les formes de harcèlement et de violences sexuelles, l'expérience quotidienne du sexism, etc. (Backouche, Godechot, et Naudier 2009 ; Cardi, Naudier, et Pruvost 2005 ; Cromer et Guilloté 2018 ; Fassa, Benninghoff, et Kradolfer 2019 ; Gilbert, Crettaz von Roten, et Alvarez 2006 ; Hamel 2008 ; Pochic 2018).

Cependant, les inégalités racistes et les processus de racialisation des étudiant·es au sein de l'espace académique français demeurent peu étudiés. Les analyses existantes portent surtout sur la situation des étudiant·es étrangers du point de vue des politiques migratoires restrictives et de leurs conséquences en termes de précarisation et d'exposition à des discriminations au travail, au logement, etc. (Borgogno et Streiff-Fénart 1999 ; Foegle 2014 ; Terrier et Séchet 2007 ; Terrier 2009). Quelques enquêtes qualitatives ont étudié les expériences quotidiennes et répétées vécues par les étudiant·es racisé·s, en mettant en lumière les déterminants sociaux de la « conscientisation » du racisme, les formes euphémisées du racisme et les différentes attitudes face au racisme (Bassel 2018 ; 2021 ; Druez 2016 ; Poutignat et Streiff-Fénart 1995 ; Quintero 2012). D'autres travaux attestent que le fait d'avoir un nom arabe ou musulman a une influence négative sur l'orientation universitaire (Decharne et Liedts 2007 ; Grivillers 2005).

Par ailleurs, de récentes enquêtes quantitatives commencent à révéler l'ampleur des expériences des discriminations dans l'université française. Selon l'enquête 2017 de l'Observatoire national de la vie étudiante (OVE) (N = 46 340), 17 % des étudiant·es

françaises déclarent avoir subi des inégalités de traitement, mais c'est le cas pour 30 % des étudiant·es étrangères (Ferry et Tenret 2017). Les principaux motifs des inégalités de traitement sont la couleur de peau et les origines ou la nationalité. En 2020 (N = 60 014), 19 % des étudiant·es déclarent avoir subi des traitements inégalitaires, dont 23 % en raison de leur origine ou nationalité, 12 % de leur couleur de peau et 7 % de leur religion (OVE 2020, 17). Les expériences du racisme touchent surtout les étudiant·es étrangères, en particulier les femmes, et les descendant·es d'immigré·s originaires d'Afrique du Nord, d'Afrique subsaharienne, d'Europe et d'Asie (Chauvel, Nyambek-Mebenga, et Primon 2023). En 2023 (N = 49 523), on retrouve le même pourcentage total de 19 % d'étudiant·es déclarant un traitement différentiel, avec une légère augmentation des motifs des origines ou de la nationalité (24 %), de la couleur de peau (14 %) et de la religion (9 %) (OVE 2023, 16).

L'Observatoire national des discriminations et de l'égalité dans le supérieur (ONDES), fondé en 2022, montre qu'il existe, dans la procédure d'accès aux masters, une discrimination significative à l'encontre des candidat·es d'origine nord-africaine puisqu'elles reçoivent environ 12 % de réponses positives en moins par rapport aux candidat·es d'origine française (Chareyron, Erb, et L'Horty 2023). L'ONDES a également mis en lumière les discriminations subies par les étudiantes musulmanes portant le hijab qui ont une chance inférieure de 80 % d'obtenir une réponse positive à une candidature spontanée pour un contrat d'apprentissage (Anne et al. 2024).

Selon l'enquête ACADISCR (N = 3 379), 4,7 % des étudiant·es déclarent avoir été victimes de faits racistes à l'université (Hajjat et al. 2022). On n'observe pas de différence selon le genre (4,7 % des femmes, 4,6 % des hommes). Toutefois, les écarts se creusent selon des variables liées à l'origine nationale, à l'ethnicité (perçue ou déclarée) ou à la religion (réelle ou supposée). Ainsi, les faits racistes concernent 9,5 % des étudiant·es étrangères ou françaises naturalisées (contre 2,9 % des Français) et 18,7 % des étudiant·es nés en Afrique subsaharienne. Il existe de fortes disparités selon la catégorie ethnique perçue (hétéro-définition) et la catégorie ethnique déclarée (auto-définition) : 12,3 % des étudiant·es qui sont perçus comme noires, 10,8 % comme musulmans, ou encore 16,2 % et 15,9 % des étudiant·es se déclarant elles-mêmes respectivement comme noires et asiatiques affirment avoir subi des faits racistes.

On peut dès lors identifier certaines limites de la

¹ Nous remercions Dounia Bourabain, Hanane Karimi, Cécile Rodrigues et les évaluateur·es pour leurs précieux commentaires.

littérature française sur le racisme vécu par les étudiant·es. En raison de la réticence à analyser la question raciale (Hajjat et Larcher 2019) et de l'absence de statistiques officielles sur l'ethnicité (Simon et Stavo-Debauge 2004), cette littérature s'est surtout focalisée sur les étudiant·es étrangères, laissant dans l'ombre les étudiant·es françaises racisé·es. Sans qu'on puisse disposer de données statistiques précises, ces étudiant·es-ci correspondent pourtant à une partie non négligeable de la population étudiante minoritaire. De plus, les enquêtes qualitatives s'intéressent peu à la diversité des expériences et aux stratégies adoptées pour faire face au racisme. La plupart s'intéressent au fait d'avoir été victime ou témoin d'un fait raciste, mais n'informent que peu sur la variabilité de l'expérience du racisme ainsi que sur le profil des auteurs des faits racistes selon diverses caractéristiques sociales (classe, genre, ethnicité, niveau de diplôme, domaine d'étude, etc.) (Bilge et Hill Collins 2023). Quant aux enquêtes quantitatives, elles comprennent généralement des effectifs d'étudiant·es racisé·es trop faibles pour pouvoir en tirer des conclusions générales. Rares sont donc les travaux qui adoptent une approche articulant les rapports sociaux de classe, de race, de genre, etc. Les enquêtes ACADISCRi et ESTRADES représentent à cet égard des exceptions.

Il en va tout autrement dans la littérature sociologique étrangère. Les travaux pionniers de Philomena Essed sur le racisme quotidien vécu par des étudiantes noires aux États-Unis et aux Pays-Bas insistent sur l'articulation entre les niveaux macro- (structures), méso- (institutions) et micro-sociologiques (interactions) du racisme, articulation reproduite par les actes de tous les jours tels que les micro-agressions racistes (Essed 1991). Depuis, certaines enquêtes, surtout qualitatives, ont été réalisées pour analyser les inégalités raciales subies par les étudiant·es sur les campus universitaires. Par exemple, Sylvia Hurtado, Daniel Solorzano, Miguel Ceja et Tara Yosso ont démontré le lien entre le « climat racial du campus » (*campus racial climate*) et les micro-agressions racistes contre les étudiantes latinos et africaines-américaines d'universités étaisunniennes (Hurtado 1992 ; D. Solorzano, Ceja, et Yosso 2000). Ce climat dépend de plusieurs facteurs institutionnels et contextuels tels que le type d'interactions avec les autres étudiant·es, les enseignant·es et l'administration, le manque de représentation des minoritaires dans la direction des établissements, le corps enseignant et le contenu des cours, l'existence ou non d'initiatives institutionnelles visant à lutter contre le racisme, etc.

Ces auteures identifient alors les effets psychologiques et structurels d'un climat racial négatif sur les étudiant·es africaines-américaines : le sentiment d'invisibilité dans les classes, l'auto-dévalorisation, le manque de confiance en soi, la fatigue mentale, l'isolement, l'abandon ou le changement d'orientation, autant de phénomènes débouchant généralement sur la recherche d'un contre-espace noir et protecteur (*safe space*), etc. Dans la même perspective, le sociologue Oscar Quintero met en lumière les différents « mécanismes du racisme » contre les étudiant·es noires en France et en Colombie (Quintero 2014) : isolement-re-groupement, présence perçue comme un problème, intimidation, paternalisme et condescendance, euphémisation ou dénégation du racisme, figure de la « bonne exception », exotisation sexuelle, plus forte inflexibilité dans l'évaluation, etc. Par ailleurs, le rôle du domaine d'études a également été étudié, en particulier celui des STEM (*Science, Technology, Engineering and Mathematics*), considéré comme plus hostile aux personnes racisées (McGee 2020).

Les principaux apports de ces enquêtes résident dans l'analyse des formes variées des micro-agressions, des effets psychologiques et structurels sur les étudiant·es, et des différentes stratégies pour faire face au racisme (Bourabain 2022 ; Bozec et al. 2024). Elles comportent cependant certaines limites. En effet, la méthodologie qualitative employée, dont les échantillons sont nécessairement faibles, mérite d'être complétée par une approche quantitative. Par ailleurs, la question de la qualification raciste des faits par les étudiant·es n'est jamais problématisée alors qu'elle est au cœur des processus que ces enquêtes sociologiques prennent pour objet. On déplore également la focalisation, dans ces enquêtes, sur un seul groupe d'étudiant·es racisé·es, qu'ils soient noirs, latinos, amérindien·s (Perry 2002 ; 2010 ; 2011) ou musulmans (Hopkins 2011 ; Seggie et Sanford 2010), car cela rend difficile l'analyse comparative des expériences du racisme par différentes minorités ethnoroaciales. De plus, l'expérience du racisme au sein de l'université n'est pas comparée à celle vécue dans d'autres espaces sociaux, ce qui ne permet pas de saisir la spécificité de l'institution académique dans la reproduction de l'ordre racial et l'expérience du racisme quotidien.

L'objectif de cet article est de combler en partie ces lacunes de la littérature existante en analysant trois dimensions des expériences différencierées du racisme par les étudiant·es racisé·es de plusieurs universités françaises. Pour cela, nous nous appuyons sur le cadre théorique de Philomena Essed qui articule les niveaux

macro-, méso- et micro-sociologique : « le racisme doit être compris comme une idéologie, une structure et un processus dans lesquels les inégalités inhérentes à la structure sociale au sens large sont liées, de manière déterministe, à des facteurs biologiques ou culturels attribués à ceux qui sont considérés comme une “race” ou un groupe “ethnique” différent » (Essed 1991, 43). Le racisme quotidien renvoie non seulement à l’idéologie nationale et aux structures institutionnelles, mais aussi aux interactions interindividuelles qui reproduisent consciemment ou inconsciemment l’ordre racial. Il peut s’exprimer par des micro-agressions non intentionnelles, c’est-à-dire « des échanges implicites, stupéfiants, souvent automatiques et non verbaux qui sont des “rabaissements” des Noires par les auteurs » (Pierce et al. 1977, 66). Il s’exprime aussi de manière plus explicite avec des injures (prises de parole publiques ou privées explicitement racistes) ou des violences physiques (atteintes aux personnes ou aux biens). Au-delà de la question de l’intentionnalité, le racisme quotidien est caractérisé par sa répétitivité, sa familiarité et l’interdépendance entre les micro-interactions et les macro-structures (Bourabain et Verhaeghe 2021).

La première dimension de notre enquête soulève l’épineuse question de l’*interprétation* des faits racistes. Quels sont les déterminants sociaux de l’interprétation des faits racistes par les personnes enquêtées ? En effet, la qualification raciste d’un fait n’a rien d’évident puisqu’il s’agit d’un processus déterminé socialement, comme l’ont démontré les travaux de recherche sur la pénalisation des infractions racistes (Hajjat, Keyhani, et Rodrigues 2019 ; Hajjat et Moschel 2022 ; Hall 2013 ; Keyhani, Hajjat, et Rodrigues 2019). Afin de ne pas imposer notre interprétation des faits, il a fallu opérer une distinction fondamentale entre les faits eux-mêmes (micro-agressions, injures, etc.) et leur motivation telle qu’interprétée par les étudiant·es racisé·s, qui ont leurs propres « savoirs expérientiels » (D. G. Solorzano et Yosso 2002). Cette précaution méthodologique permet d’identifier les principaux mécanismes de l’interprétation des faits – la négation, la relativisation et la reconnaissance de la dimension raciste –, qui sont eux-mêmes déterminés par les caractéristiques sociales – en particulier le genre, la classe sociale, l’ethnicité et le positionnement politique. Elle permet aussi de cerner les trajectoires individuelles des étudiant·es – la socialisation primaire et secondaire (Bassel 2021) en général, et la socialisation raciale en particulier (Brun 2022) – permettant de réunir, ou non, le partage d’expériences du racisme (Essed 1991) ainsi que certaines compétences politiques (Lagroye 2003).

La deuxième dimension de l’enquête est celle des *formes*, de la *fréquence* et des *auteurs* du racisme quotidien, particulièrement en ce qui concerne les micro-agressions, les injures et les violences racistes. Dans quelle mesure les expériences du racisme quotidien vécu par les étudiant·es racisé·s varient-elles selon leurs caractéristiques socio-démographiques (genre, ethnicité, classe, niveau d’étude, domaine d’étude, positionnement politique, etc.) ? L’idée de la variabilité des expériences du racisme revient à formuler l’hypothèse de Norbert Elias. En effet, ce sociologue avait analysé les Juifs comme un groupe d’*outsiders* dans les sociétés européennes rejetés par les *insiders* aux XIX^e et XX^e siècles (Elias 1991). Selon Elias, la montée en puissance du ressentiment antisémite s’expliquait par une réaction des *insiders* à la revendication d’égalité sociale et à la mobilité sociale ascendante des *outsiders* juifs qui acquièrent parfois des positions économiques et sociales équivalentes, voire supérieures, à celles occupées par les *insiders*, et dont certaines leur étaient jusqu’alors interdites. Pour nous, les étudiant·es racisé·s peuvent être traité·s comme des *outsiders* au sens d’Elias ou encore comme des *space invaders* (Puwar 2004), c’est-à-dire des « envahisseurs » d’un espace majoritairement blanc auparavant réservé au groupe majoritaire. Il importe alors de se demander dans quelle mesure l’expérience du racisme quotidien à l’université dépend de la composition sociale et ethnique de l’établissement universitaire fréquenté et de la position dans la hiérarchie académique, en l’occurrence du niveau d’études des étudiant·es, sachant que plus on s’élève dans cette hiérarchie, moins l’on retrouve de femmes et de personnes racisées et/ou issues de milieux sociaux populaires.

La troisième dimension se focalise sur la *spatialisation* du racisme quotidien, à l’intérieur et à l’extérieur du campus universitaire. En quoi l’université serait-elle un espace social distinct et plus sûr (ou *safe*) que d’autres lieux ? Au sein de l’université, peut-on identifier des lieux de prédilection du racisme quotidien ? L’université fait-elle partie de ce qu’Elijah Anderson appelle la « canopée cosmopolite » au sens d’espaces sociaux, notamment urbains, où les rapports entre minoritaires et majoritaires sont moins conflictuels qu’ailleurs parce que fondés sur des formes de bienveillance, de respect, de confiance et de désintéressement (Anderson 2011) ? Si c’est le cas, l’université pourrait être considérée comme un « havre » où la conflictualité raciale serait comme suspendue par un pluralisme culturel et ethnique. Ou faut-il penser qu’à l’inverse, l’université est plus hostile aux étudiant·es racisé·s dans la mesure où il s’agit d’un espace

historiquement élitaire, blanc et masculin (Puwar 2004) ? On pourrait, enfin, formuler l'hypothèse d'une spécificité universitaire par rapport au reste de la société. Cela supposerait de prendre en compte toutes les expériences de racisme quotidien vécu par les étudiant·es racisé·s, non seulement au sein de l'université mais aussi à l'extérieur (dans la rue, dans les transports en commun, dans les services publics, etc.). Cette hypothèse soulève aussi la question du degré de légitimité des racismes et des antiracismes. En effet, l'expression ouverte de certaines formes de racisme sont plus ou moins légitimées dans l'espace public. D'où, aussi, la question de la perméabilité de l'université aux discours publics racistes.

Pour répondre à cet ensemble de questions, on analysera les données quantitatives et qualitatives de l'enquête RACUNIV². Après une première phase de six entretiens exploratoires en 2016-2017, un questionnaire a été administré en face-à-face auprès d'étudiant·es racisé·s dans l'université A ($N = 675$) et plusieurs établissements universitaires secondaires ($N = 205$) en 2018-2019, permettant la récolte de données statistiques originales et inédites avec un échantillon de 880 étudiant·es racisé·s et de 753 faits racistes rapportés. Ces données quantitatives ont ensuite été complétées par quinze entretiens semi-directifs avec des étudiant·es volontaires, réalisés par l'un des auteurs (ZZ) (voir encadré 1).

Dans un premier temps, il s'agit de soulever la question de l'interprétation des faits en termes de racisme en montrant qu'il existe un *savoir racisé* sur le racisme construit par la socialisation raciale et une série de facteurs sociaux (perception des données de la situation, expérience individuelle, etc.). Dans un deuxième temps, il sera question d'analyser les formes, la fréquence et le profil des auteures ainsi que la variabilité des expériences selon les caractéristiques sociales des étudiant·es, en montrant que le racisme dans le monde académique est surtout inconscient et implicite. L'effet du rapport établis/marginaux sera validé ; on

² Nous remercions les étudiant·es de master qui ont administré les questionnaires et réalisé une partie des entretiens dans le cadre de la validation de leur diplôme : Sarah Amchi, Théo Andrey, Mélanie Barros, Martha Basolua, Sokhna Beye, Yi-Jhen Chen, Océane Cirera (OC), Corentin Clément, Xavier Derrac, Abdou Diouf, Ahmadou Diouf, Mously Fall, Emma Fotchine, Chloé Gilton, Juan Luis González López, Fatoumata Kane, Ji Young Kim, Yosep Kim, Faïza Khelifa (FK), Esther Laneelle, Marine Le Bourdoulous, Clara Lenouvel, Juliette Leroux, Juliette Leroux, Maria Lesire, Léa Loth, Coraline Lucas, Marion Lucio-Triqueneaux, Rita Mben, Samia Meziane, Michaël Momajian, Elda Monsalve, Célia Mougel (CM), Mariama Osbert, Fatoumata Sada Kane, Louisa Savinel, Sophia Selouani, Élisée Sincère, Meriem Terki et Queen Yemy.

verra aussi que l'expérience du racisme est déterminée par des variables telles que le genre ou l'ethnicité. Dans un troisième temps, il faudra tester l'hypothèse de la canopée cosmopolite universitaire en montrant que les expériences du racisme sont moins présentes à l'université que dans d'autres espaces sociaux, qu'il existe des différences entre établissements universitaires selon leur composition sociale et ethnique et, enfin, que les types de racisme à l'université diffèrent de ceux qui règnent dans l'espace public.

Méthodologie

Le questionnaire est structuré en deux grandes parties (tableau 1). La première porte sur les caractéristiques socio-démographiques des étudiant·es, en particulier le genre, l'ethnicité (auto-identification et hétéro-identification), le statut de boursier, le niveau de diplôme, le domaine d'études, etc. La seconde porte sur les trois catégories de faits racistes (micro-agressions, injures et violences) et leur contexte³, notamment leur forme (dont le verbatim des injures), leur fréquence, le profil des auteures, la localisation sur et hors campus, la présence de témoins, la réaction des victimes, et l'éventuel recours à une institution (universitaire, associative, etc.) pour demander une sanction⁴. Le questionnaire s'est focalisé sur les deux dernières expériences de chaque catégorie de faits racistes. Les réponses au questionnaire fournissent des données statistiques qui sont analysées à l'aide des statistiques descriptives distinguant l'ensemble des étudiant·es interrogé·s, les victimes de faits racistes et, parmi celles-ci, les victimes de racisme au sein de l'université, selon une série de variables : genre, ethnicité, nationalité, statut de boursier, niveau d'études, domaine d'études, positionnement politique et engagement (syndical, associatif ou politique)⁵. Afin de mettre en lumière une « grammaire raciste », nous avons analysé l'ensemble des verbatim des injures racistes enregistrés dans le questionnaire, rassemblé ceux-ci selon une structure d'oppositions et sélectionné des exemples (Tableau 5).

³ Ces trois catégories ont été choisies pour rendre compte de la totalité des formes du racisme quotidien. Les questions posées sont similaires à celles de l'*everyday discrimination scale* (Williams et al. 1997).

⁴ Les questions de la réaction des victimes et du recours institutionnel ne sont pas abordées ici. Sur ces questions, voir (Bozec et al. 2024 ; Druez 2016).

⁵ L'orientation politique est mesurée par le positionnement sur l'échelle droite / gauche, et l'engagement par des questions sur l'appartenance à un parti, un syndicat ou une association. Cependant, des questions sur le type d'organisation (étudiante, antiraciste, etc.) n'ont pas été posées.

Tableau 1 : Structure du questionnaire et de la grille d'entretien

Informations individuelles	Micro-agression(s) / Injure(s) / Violence(s) (en général et les deux dernières)
Individu - État-civil - Résidence - Études - Politique / engagement - Famille Mère Père	Forme Auteur Espace Témoin(s) Réaction de la victime à l'acte raciste Recours à l'institution

Après une déclaration à la Commission nationale de l'informatique et des libertés (n° 214734ov1 du 11 avril 2018), l'administration du questionnaire s'est faite face-à-face, dans un lieu calme (bibliothèque, cafétéria, etc.), en utilisant le logiciel en ligne LimeSurvey via une tablette ou un smartphone. Les étudiant·es interrogé·es ont été sollicité·es directement sur le campus de l'université principale (A) par les étudiant·es enquêteur·es, selon le principe d'« effet boule de neige ». Afin de ne pas assigner une catégorie ethnoraciale aux enquêté·es, les enquêteur·es ont d'abord contacté des étudiant·es racisé·es, de nationalité française ou étrangère, immigré·es ou descendant·es d'immigré·es, dont ils savaient qu'elles se s'auto-identifiaient comme personnes minoritaires (noire, arabe, asiatique, etc.), et ensuite leur ont demandé si elles pouvaient recommander d'autres étudiant·es racisé·es. Il est malheureusement impossible de savoir si l'« effet boule de neige » a débouché sur une surévaluation ou une sous-évaluation de certaines formes d'expérience du racisme à l'université.

Par la suite, l'enquête s'est élargie vers d'autres établissements de l'enseignement supérieur afin de comparer les expériences du racisme selon les universités et de rendre compte d'éventuelles spécificités locales. Dans la mesure où nous avons intentionnellement recherché des personnes racisées, nous ne prétendons pas obtenir un échantillon représentatif de la population racisée. Cependant, il s'agit de l'échantillon le plus important jamais collecté pour une enquête sociologique sur le racisme quotidien à l'université (jusqu'à la future publication des résultats des enquêtes ACADISCRIP et ESTRADES portant respectivement sur quatre et huit établissements, 7 700 et 10 000 étudiant·es). Il permet ainsi d'analyser certaines caractéristiques générales de

l'expérience minoritaire (Chassain et al. 2016) dans le monde académique.

Au total, une base de données anonymisée a été constituée à partir de 880 questionnaires, dont 675 dans l'université A⁶ et 205 dans une soixantaine d'autres établissements de l'enseignement supérieur (universités, grandes écoles, instituts, etc.)⁷. Il s'agit d'une population étudiante majoritairement féminine (62,8 % de femmes, 37,2 % d'hommes), de nationalité française (68,6 %) ou de ressortissante·s de pays d'Afrique subsaharienne (22,3 %), non boursière (53,1 % contre 46,9 % de boursiers) et inscrite en licence (66,3 %, contre 32,3 % en master et 1,4 % en doctorat). En termes d'ethnicité, on retrouve 50,2 % d'étudiant·es identifiée·s comme noires, 31,5 % comme arabes, 7,5 % comme asiatiques, 3,8 % comme métis, et de petits effectifs d'étudiant·es juives (1,4 %) et indo-pakistanaises (0,8 %) (voir tableau 3).

Ensuite, nous avons constitué un échantillon aléatoire d'une quinzaine d'étudiant·es ayant donné leur accord pour un entretien à la fin du questionnaire ou en dehors de la passation du questionnaire, via la phase exploratoire et les connaissances personnelles de ZZ (voir leurs caractéristiques sociales dans le tableau 2).

⁶ L'université A accueille environ 34 000 étudiant·es, dont 6 000 internationaux, dans quatre grands domaines disciplinaires (Arts – Lettres – Langues, Droit – Économie – Gestion, Sciences humaines et sociales, et Sciences – Technologie – Santé). La population étudiante est majoritairement féminine et relativement diverse du point de vue de l'origine sociale et de l'ethnicité. Le taux d'insertion professionnelle après un master 2 ou une licence professionnelle est d'environ 80 %.

⁷ Certains établissements sont similaires à l'université A en termes de positionnement académique, de diversité du corps étudiant et d'insertion professionnelle, tandis que d'autres sont plus élitistes, bourgeois, masculins et blancs. C'est notamment le cas des grandes écoles, des écoles de commerce et des universités les plus prestigieuses.

Tableau 2 : Caractéristiques sociales des étudiant·e·s interviewé·e·s

Pseudo-nyme	Âge	Sexe	Ethnicité (auto)	Ethnicité (hétéro)	Nationalité	Études (niveau)	Études (domaine)	Bac	Lieu de résidence	Profession du père	Profession de la mère
Adam	28	H	Arabe	Arabe	France/Koweït	M	Philosophie	L	Rueil-Malmaison	Enseignant	Enseignant
Aurélie	18	F	Métis	Noir	France	L1	Langues	ST2S	Gennevilliers	Contremaitre	Commerciale
Emilie	24	F	NA	Asiatique	France	M	Finances	S	Paris	Classe supérieure	Classe supérieure
Eric	28	H	Métis	Noir	France	M	Science politique	NA	Paris	Classe supérieure	Classe supérieure
Julie	22	F	Noir	Noir	Sénégal	L2	Droit	L	St-Germain-en-Laye	Classe supérieure	NA
Juliette	23	F	Arabe	Maghrébine	France	M2	Science politique	L	Saint-Denis	Chômeur	RSA
Léa	25	F	Française juive	Française	France	M2	Criminologie	ES	Paris	Technicien de laboratoire	Gestionnaire de patrimoine
Maryse	24	F	Noir	Noir	Côte d'Ivoire	M2	Droit	NA	NA	Décédé	Secrétaire
Mathilde	22	F	Noir	Noir	France	L2	Droit	L	St-Germain-en-Laye	Classe supérieure	NA
Mihaly	28	F	NA	Noir	Madagascar	M2	Science politique	NA	NA	NA	NA
Myriam	30	F	Arabe	Musulman	France	Postdoc	Philosophie	L	NA	Maçon	Au foyer
Nadia	25	F	Arabe	Arabe	France/Koweït	L3	Langues	L	Paris	Enseignant	Enseignant
Nadir	28	H	Arabe	Arabe	France	Doctorat	Maths	S	Londres	Classe supérieure	Classe supérieure
Najat	38	F	Arabe	Arabe	France	M2	Économie, sociologie	B	Paris	Commerçant	Ouvrière
Noa	22	H	Noir	Noir	France	M	Littérature	NA	Paris	NA	NA
Pauline	26	F	Française	Noire	France	L1	Droit	L	Paris	Propriétaire de restaurant	Propriétaire de restaurant
Salomé	21	F	Française juive	Française	France	L	Droit	ES	Paris	Classe moyenne	NA
Sarah	21	F	Musulmane	Musulman	Egypte	M	Science politique	NA	NA	Classe supérieure	Classe supérieure
Sarra	24	F	NA	Arabe	Tunisie	M2	Droit	NA	NA	NA	NA
Walid	28	H	Arabe	Musulman	Maroc	M	Informatique	Techno	NA	Cadre	Au foyer
Zohra	22	F	Française	Maghrébine	France	L	Psychologie	ST2S	Région parisienne	Intérimaire	Sans emploi

Source : enquête RACUNIV-ETU, 2016-19.

Tableau 3 : Caractéristiques sociales des étudiant·e·s enquêtés

	Ensemble des universités							
	Ensemble (A)		Victimes (B)		A l'univ. (C)		C-A	C-B
	n	%	n	%	n	%		
Sexe								
Féminin	553	62,8	364	64,7	63	58,3	-4,5	-6,4
Masculin	327	37,2	199	35,3	45	41,7	4,5	6,4
Total	880	100	563	100	108	100		
Ethnicité								
Arabe	277	31,5	179	31,8	31	28,7	-2,8	-3,1
Asiatique	66	7,5	51	9,1	17	15,7	8,2	6,6
Indo-Pakistanais	7	0,8	4	0,7	1	0,9	0,1	0,2
Juif	12	1,4	10	1,8	3	2,8	1,4	1
Latino	6	0,7	3	0,5				
Métis	33	3,8	24	4,3	6	5,6	1,8	1,3
Musulman	4	0,5	3	0,5				
Noir	442	50,2	275	48,8	49	45,4	-4,8	-3,4
Autre	22	2,5	10	1,8	1	0,9	-1,6	-0,9
Refus	7	0,8	2	0,4				
Nationalité								
Afrique sub-saharienne	196	22,3	105	18,7	26	24,1	1,8	5,4
Amerique	10	1,1	5	0,9				
Asie	25	2,8	17	3	5	4,6	1,8	1,6
Europe	10	1,1	8	1,4				
France	604	68,6	411	73	74	68,5	-0,1	-4,5
Machrek	2	0,2	2	0,4				
Maghreb	33	3,8	15	2,7	3	2,8	-1	0,1
Bourse								
Non	467	53,1	290	51,5	66	61,1	8	9,6
Oui	413	46,9	273	48,5	42	38,9	-8	-9,6
Niveau d'études								
Licence 1	221	25,1	133	23,6	9	8,3	-16,8	-15,3
Licence 2	186	21,1	118	21	23	21,3	0,2	0,3
Licence 3	177	20,1	117	20,8	21	19,4	-0,7	-1,4
Master 1	158	18	97	17,2	27	25	7	7,8
Master 2	126	14,3	87	15,5	25	23,1	8,8	7,6
Doctorat	12	1,4	11	2	3	2,8	1,4	0,8
Domaine d'études								
Arts	15	1,7	11	2			-1,7	-2
Droit	283	32,2	185	32,9	38	35,2	3	2,3
Economie et gestion	192	21,8	111	19,7	12	11,1	-10,7	-8,6
Ingénierie	10	1,1	6	1,1	2	1,9	0,8	0,8
Lettres	99	11,2	61	10,8	14	13	1,8	2,2
Santé	73	8,3	48	8,5	6	5,6	-2,7	-2,9
Science politique	79	9	51	9,1	12	11,1	2,1	2
Sciences	16	1,8	10	1,8	2	1,9	0,1	0,1
Sciences sociales	94	10,7	65	11,5	20	18,5	7,8	7
Autre	11	1,2	9	1,6	2	1,9	0,7	0,3
ND	8	0,9	6	1,1			-0,9	-1,1
Position politique								
Extrême-gauche	39	4,4	30	5,3	15	13,9	9,5	8,6
Gauche	254	28,9	172	30,6	30	27,8	-1,1	-2,8
Centre-gauche	67	7,6	57	10,1	8	7,4	-0,2	-2,7
Centre	80	9,1	48	8,5	8	7,4	-1,7	-1,1
Centre-droit	30	3,4	20	3,6	4	3,7	0,3	0,1
Droite	39	4,4	26	4,6	8	7,4	3	2,8
Extrême-droite	1	0,1	1	0,2				
Autre	370	42	209	37,1	35	32,4	-9,6	-4,7
Engagement								
Non	791	89,9	493	87,6	84	77,8	-12,1	-9,8
Oui	89	10,1	70	12,4	24	22,2	12,1	9,8

Source : enquête RACUNIV-ETU, 2016-19. Lecture : Les femmes représentent 62,8 % des 880 étudiant·e·s enquêtés, 64,7 % des victimes de racisme (dans et hors campus) et 58,3 % des victimes de racisme sur le campus.

À cette quinzaine d'entretiens s'ajoutent quelques entretiens administrés par des étudiant·e·s dans le cadre de la validation de leur master. Au total, 21 entretiens ont été réalisés. La structure de la grille d'entretien est similaire à celle du questionnaire. Les entretiens ont été faits le plus souvent en dehors du campus universitaire (dans un café ou au domicile de l'enquêté·e) et ont une durée allant de 45 minutes à trois heures. Il n'est malheureusement pas possible de faire preuve d'une réflexivité totale dans le cadre d'une enquête collective et d'analyser dans le détail toutes les relations d'enquête. On peut cependant souligner le fait que les étudiant·e·s enquêteur·e·s sont diverses du point de vue du genre et de l'ethnicité et qu'elles pouvaient parfois connaître préalablement ou non les étudiant·e·s enquêté·e·s. Le partage du statut d'étudiant et, parfois, d'un genre et d'une ethnicité communs, a pu favoriser une relation de proximité sociale, genrée et raciale favorable à la prise de parole sur un sujet qui peut être considéré comme tabou (Mayenga et Badinadé 2023 ; Quashie 2020 ; Twine et Warren 2000). Le bilan d'enquête demandé à chaque enquêteur·e·s n'a pas révélé d'obstacles majeurs, sauf pour la définition du terme de « micro-agression », qui n'était pas forcément connu des enquêté·e·s. Certaines enquêteur·e·s ont dès lors dû fournir des illustrations concrètes.

INTERPRÉTATION ET SAVOIR RACISÉ

En raison de l'*indétermination de la situation raciste*, l'interprétation d'un fait peut différer d'un individu à un autre et d'un contexte à un autre. En effet, la signification raciste d'un fait est déterminée par une série de facteurs spécifiques au monde social étudié. Par exemple, les sciences sociales se fondent majoritairement sur l'idée d'assигnation essentialiste à une caractéristique permanente et héréditaire et d'un rappel à l'ordre racial, tandis que la justice pénale se fonde sur une définition professionnelle de la situation raciste (« gratuite », d'extrême-droite, etc.) (Hajjat, Keyhani, et Rodrigues 2019). Dans le sens commun, la situation raciste renvoie exclusivement à une idéologie ouvertement raciste, laissant dans l'ombre tout ce qui relève de l'implicite, des structures et des pratiques quotidiennes. Il s'agit d'un antiracisme que l'on peut qualifier d'axiologique ou de civilisationnel, au sens où il envisage le racisme comme une « aberration idéologique contraire à la nature égalitaire des États de droit occidentaux » (Zoubir 2023, 26). Or, on remarque que les étudiant·e·s

racisé·e·s tendent le plus souvent à développer un *savoir racisé* sur le racisme correspondant à ce que l'on peut appeler un antiracisme de l'indignité fondé, lui, sur l'idée que le racisme n'est pas une aberration idéologique et que « la hiérarchie raciale est réelle, au sens où certaines parties de l'humanité sont exclues des droits et des ressources requises pour vivre une vie digne » (*Ibid.*). Ce savoir racisé est forgé par la socialisation raciale (primaire et secondaire) des étudiant·e·s racisé·e·s et informe à son tour leur interprétation d'une situation comme relevant (ou non) du racisme. L'interprétation est ainsi déterminée par une série de facteurs : la perception des données de la situation, l'expérience individuelle, l'expérience collective et l'éventuelle politisation. Que le fait en question soit explicitement ou implicitement raciste, l'interprétation peut avoir des débouchés divers : déni, euphémisation ou relativisation et reconnaissance (partielle ou entière) de sa dimension raciste (Quintero 2012 ; Bassel 2021).

Perception de la situation

Tout d'abord, l'interprétation est influencée par la perception de la situation par les étudiant·e·s racisé·e·s, qu'un vocabulaire ethnoracial soit employé ou non. Par exemple, lorsqu'un étudiant·e racisé·e entend une blague sur son ethnicité qui lui est directement ou indirectement adressée, il n'est pas donné d'avance que ce fait banal, souvent évoqué par les enquêté·e·s, soit interprété comme relevant du racisme. En effet, les étudiant·e·s utilisent régulièrement un vocabulaire mobilisant des catégories ethnoraciales telles que « renoi », « arabe », « feuj », « asiat' », et pouvant correspondre soit à de l'humour avec une véritable connivence, soit à une stigmatisation explicite ou implicite (Mohammed 2021). C'est ce que montre l'expérience d'Émilie, étudiante asiatique de 24 ans inscrite en master finances, qui est appelée pendant des mois « mon petit nem » par une camarade étudiante, et qui est « complimentée », par son maître de stage, d'un « toi, t'apprends vite, c'est bien » et de « petit ouvrier ».

« Quand c'est entre amis, qu'on se fait des petites blagues, par-ci, par-là, moi je trouve ça quasi normal, finalement. C'est même, même moi je le fais, je dis des blagues à d'autres personnes d'autres origines. Du coup, dans le cadre de l'amusement ou de la convivialité, pour moi, ça apparaît presque normal, quoi. Par contre, il faut pas dépasser les limites, quoi... » (entretien avec Émilie par ZZ, 2018)

Émilie ne décèle pas de racisme quand il s'agit de « se fai[re] des petites blagues » de manière conviviale et sans mauvaise intention. C'est dans cette perspective

qu'elle interprète d'abord le sobriquet « petit nem » mais, dès lors que celui-ci est répété à chaque instant, quelle que soit la situation, Émilie s'« énerve » et demande à l'étudiante d'arrêter, et c'est parce qu'elle obtient satisfaction qu'elle maintient des relations avec cette étudiante. À l'inverse, les allusions du maître de stage sur le bon travail des Asiatiques, typiques des stéréotypes de la « minorité modèle » (Chuang 2021), sont perçues par Émilie comme relevant de préjugés racistes. L'intention de ce maître de stage peut sembler « bonne » au sens où il pense faire un compliment, mais Émilie l'inscrit dans une relation de pouvoir dans l'entreprise qui nie son individualité. Ainsi, la signification dépend de la situation de communication, c'est-à-dire du contexte d'énonciation, de la fréquence des faits, du profil de l'interlocuteur·rice et de l'interprétation de son intention (« bonne » ou « mauvaise »).

Expérience individuelle : le « moment raciste »

Ensuite, l'expérience du racisme à l'université peut être rapprochée de l'expérience individuelle vécue avant l'entrée dans et/ou en dehors de l'espace universitaire. Le fait d'avoir subi des discours ou des actes racistes forge un *savoir-faire racisé* qui fournit les clés de compréhension et d'action face à ce type de situation. Cette épreuve individuelle correspond à ce qu'Elijah Anderson appelle le « N****R Moment » (Anderson 2023, 17-21), c'est-à-dire le moment où une personne racisée se rend compte qu'elle est différente du groupe majoritaire et/ou qu'on lui signifie qu'elle n'est pas à sa place (*out of place*). Il existe alors autant de « moments racistes » que de groupes racisés – « moment noir », « moment arabe », « moment juif », « moment asiatique », etc. –, ces moments agissant comme autant de révélateurs de la différence et de la hiérarchie raciales. C'est par exemple le cas de Noa, étudiant métis de 22 ans inscrit en master de littérature, dont la mère est franco-béninoise et le père franco-polonais.

« C'était pas à l'université [évocation d'un incident] mais à l'aéroport [en Pologne]. J'ai subi un contrôle de la police où deux agents m'ont demandé ma nationalité, mes origines, mes papiers... Et ils ont eu l'air interloqués... Parce que je suis basané, mais ils ont vu que j'étais Français avec un nom de Polonais... (...) J'ai vraiment vécu le fait d'être une minorité, une minorité encore plus visible en Pologne... J'ai été le seul à être contrôlé à ce moment là... Pour moi, c'était comme si on remettait... enfin les policiers... remettaient en cause mon métissage, mes origines polonaises et le fait que je n'ai pas grand chose à faire ici... Ouais, je n'étais pas le bienvenu... » (entretien avec Noa par OC, 2017)

Dans la mesure où il correspond à la mise en œuvre des logiques de contrôle, de surveillance et d'identification, le passage d'une frontière européenne par une personne racisée est souvent l'occasion d'expérimenter un moment raciste. Dans le cas de Noa, les policiers polonais sont « interloqués » par la supposée absence de coïncidence entre son identité légale (nationalité française avec un nom de famille polonais) et son identité réelle (couleur de peau), accréditant la croyance selon laquelle un Français d'origine polonaise ne peut qu'être blanc. S'ensuit alors une logique de suspicion accrue qui met en doute la véritable identité de Noa et lui signifie qu'il n'est pas le bienvenu dans le pays de son père. Fort de ce genre d'expériences individuelles, il dispose des clés de compréhension pour interpréter ses expériences de la réalité universitaire.

« En entrant dans une université, après avoir montré ma carte étudiante, on [le vigile] me demande quand même ce que je viens faire là. Ma présence semblait un peu... pas menaçante mais ouais... louche. J'avais l'impression qu'il y avait un acte... quelque chose que l'on n'aurait pas fait si j'avais été blanc. Si j'avais été blanc, on ne m'aurait pas demandé ce que je venais faire [à l'université]. (...) Au moment où j'ai dit que je venais suivre des cours de polonais, le vigile m'a plus ou moins ri au nez, donc c'était pas explicite... » (entretien avec Noa par OC, 2017)

Ainsi, Noa retrouve lors d'un contrôle d'identité à l'entrée de l'université un mécanisme de suspicion raciste similaire à celui qu'il a expérimenté à l'aéroport. Bien qu'il montre patte blanche d'un point de vue administratif (carte d'étudiant), cela ne suffit pas au vigile qui l'interroge sur ses véritables intentions. La présence de Noa à l'université serait suspecte alors que celle des étudiantes blandes ne le serait pas, et c'est pourquoi Noa estime que ce contrôle d'identité comporte une dimension raciste.

Expérience collective : un savoir-faire racisé transmis

Par ailleurs, l'interprétation peut être déterminée par l'expérience collective, c'est-à-dire le partage d'expériences entre individus racisés, qu'il s'agisse de membres de la famille, d'amis ou de camarades de classe. Cette dimension peut être constitutive d'une socialisation raciale dans la mesure où les pairs peuvent « prévenir » les plus jeunes des risques de racisme et les conseiller sur les meilleures manières d'y faire face (Essed 1991). Telle est la situation dans laquelle s'est retrouvée Sarah – étudiante égyptienne de 21 ans, musulmane portant le hijab et inscrite en master de science politique –, arrivée en retard en cours :

Tableau 4 : Formes et fréquence des faits racistes

	Ensemble	Victimes		À l'université		
	n	%	n	%	n	%
Micro-agression						
Non	398	45,2	81	14,4	5	4,6
Oui	482	54,8	482	85,6	103	95,4
Fréquence						
Au moins une fois par jour	21	3,7	6	5,6		
Au moins une fois par semaine	43	7,6	12	11,1		
Au moins une fois par mois	82	14,6	24	22,2		
Au moins une fois par trimestre	78	13,9	17	15,7		
Au moins une fois par an	204	36,2	37	34,3		
Autre	54	9,6	7	6,5		
Injure						
Non	642	73	325	57,7	75	69,4
Oui	238	27	238	42,3	33	30,6
Fréquence						
Au moins une fois par jour	4	0,7	2	1,9		
Au moins une fois par semaine	8	1,4	2	1,9		
Au moins une fois par mois	13	2,3	1	0,9		
Au moins une fois par trimestre	17	3	2	1,9		
Au moins une fois par an	137	24,3	16	14,8		
Autre	58	10,3	10	9,3		
Violence						
Non	847	96,2	530	94,1	108	100
Oui	33	3,8	33	5,9	0	0
Fréquence						
Au moins une fois dans les 5 dernières années	23	4,1				
Au moins une fois dans les 10 dernières années	2	0,4				
Au moins une fois dans les 15 dernières années	6	1,1				
Autre	2	0,4				

Source : enquête RACUNIV-ETU, 2016-19.

« J'étais pas la seule [à être en retard] en fait (...). Je me suis excusée et tout, je me suis assise et là [la professeure] m'a dit : "j'ai des stéréotypes culturels tu sais". Je l'ai regardé comme ça [air interrogé], il paraît que c'est une blague mais c'était pas une blague pour moi. Je suis restée comme ça. Les autres ont ri. Elle m'a dit "bah moi j'ai des stéréotypes culturels parce que vous êtes égyptienne et en Égypte vous avez l'habitude d'être en retard, vous devez faire un effort, vous devez pas le faire ici". (...) Au moment où je suis rentrée dans l'entourage de la fac par exemple, à chaque fois que je rencontrais des gens, ils me disaient [voix basse] "ohlala les Français ils sont racistes, fais attention, fais attention" [rires]. (...) J'interprète jamais quelque chose comme étant du racisme. J'aime pas passer pour la victime de racisme. J'ai pas fait attention à ça. Je me

suis dit dans le moment même, non non ce n'est pas du racisme, mais quand je suis rentrée [chez moi], j'en ai parlé avec des amis, ils m'ont dit "mais qu'est ce qu'elle a dit, ça se dit pas" (...), "tu dois pas rester comme ça, la vie en rose et tout ça..." » (entretien avec Sarah par CM, 2017)

Sarah voyait « la vie en rose ». Ayant été socialisée en Égypte dans le groupe majoritaire, elle ne s'est pas construit une subjectivité minoritaire la préparant à anticiper et à interpréter les situations racistes. Bien qu'elle n'interprète pas la remarque hostile de la professeure comme une blague, elle ne la qualifie pas pour autant de raciste pour « ne pas passer

Tableau 5 : La grammaire raciste

Structure d'oppositions minoritaire / majoritaire	Insultes racistes extraites du questionnaire
Animalité / Humanité	« Sale singe je vais te crever »
Saleté / Propreté ou pureté	« Sale Chinoise »
Noirceur / Blanchit��	« Tu es trop noire pour faire partie de mon groupe d'expos�� » « Sale beurette tu es une n��g��re t��te de blanche »
B��tise / Intelligence	« Sale con de noir »
D��linquance / Innocence	« Les arabes ces voleurs... »
Fourberie / Honn��t��t��	« Je savais pas que les arabes ´coutaient les conversations des autres »
L��ch��t�� / Courage	« Fuyez, fuyez, c'est tout ce que les gens comme vous savent faire. Putains de youtres »
Fain��antise / Travail	« Je t'embaucherais pas comme balayeur »
��tranger / Autochtone	« Retourne en Afrique »
Esclavage / Libert��	« Je te plains avec la vie d'esclave que t'auras »
Mort / Vie	« Moi les Arabes, j'leur baise leurs morts ! »

pour la victime ». Elle est dans une logique de déni du racisme jusqu'à ce qu'elle raconte l'incident à des amis qui, eux, l'ont interprété comme une blague raciste associant le fait d'être ´gyptienne à la paresse. Plus tard, Sarah interprété d'autres situations en termes de racisme parce qu'elles sont liées au port du hijab : une ´tudiante lui demande si elle fait partie de l'Etat islamique (association entre islam et terrorisme) et l'administration de l'université lui interdit de travailler dans un service administratif (discrimination fondée sur la religion). Sarah a ainsi appris à voir le racisme l  o elle ne le percevait pas auparavant.

Si le « moment musulman » de Sarah se construit par l'intervention de ses amis (socialisation secondaire), l'expérience collective peut aussi se transmettre dans la famille (socialisation primaire). Par exemple, Noa a « l'impression que ça vient pas forc  m  t de ce qu'on entend mais plutôt de la manière dont on a ´été ´éduqué, du fait de savoir qu'on va ´être discriminé. On a beau ne pas avoir subi de discrimination, on sait qu'on va subir une discrimination silencieuse... » (entretien par CM, 2017). Pour Myriam, ´tudiante de 30 ans inscrite en master de philosophie et musulmane portant le hijab, les premières expériences du racisme anti-arabe et de l'islamophobie ont eu lieu en famille : « l'expérience raciste je l'ai connue assez tôt, en fait, depuis le plus jeune âge quand je sortais avec mon père et tous mes frères et s  ores [rires], et tu le vois sur le regard des gens en fait, sur la manière dont les gens nous percevaient : souvent dès qu'on

arrivait tout le monde se taisait » (entretien par ZZ, 2017). Les nombreux incidents racistes que Myriam a subis avant son entrée dans et en dehors de l'université informent son interpr  t  ation de ce qu'elle vit au sein de l'université.

Compétences politiques antiracistes

Un dernier ´l  ment influen  tant l'interpr  t  ation est l'eventuelle politisation des ´tudiant  s, sachant que 10,1 % des enquêtés déclarent ´tre engagés dans un syndicat, une association ou un parti politique. Plus pr  cis  m  t, il s'agit de l'acquisition de compétences intellectuelles et politiques permettant de d  naturliser le monde social et de révéler la dimension historique (et arbitraire) des inégalités raciales (Lagroye 2003). Ces compétences peuvent ´tre acquises dans le cadre de lectures (livres, presse, réseaux sociaux, etc.) ou d'engagements politiques, notamment ´ la gauche. Ainsi, Walid, ´tudiant marocain, arabe et musulman de 28 ans inscrit en master d'informatique, insiste sur l'importance de sa politisation dans la construction de son regard sur le racisme.

« C'est vrai que mon militantisme (...) a eu aussi cette capacité à me faire conscientiser des choses sur lesquelles je mettais pas forc  m  t ces mots [racisme]. C'est mon militantisme qui m'a fait comprendre que telles ou telles choses peuvent ´tre perçues comme ça. Alors que moi, ´ l'époque, soit ça m'a pas marqué, soit ça m'a marqué *a posteriori*, soit c'est plutôt l'inverse : des choses m'ont marqué sur place et j'ai relativisé après. » (entretien avec Walid par ZZ, 2018)

Avant son militantisme, Walid avait subi des faits qu'il ne qualifiait pas de racistes. Lors de ses études dans une classe préparatoire Technologie et Sciences Industrielles, des camarades de classe blancs de son internat faisaient régulièrement des blagues racistes en sa présence. À la cantine, ils s'amusaient aussi à ajouter des petits morceaux de lard dans l'assiette de Walid quand celui-ci s'absentait pour se laver les mains, afin de l'empêcher de manger. À une occasion, ils ont également diffusé par haut-parleur une chanson ouvertement raciste du groupe néo-nazi Légende 88 « Sale Arabe », et placé un camembert « puant » dans un endroit caché d'un meuble de sa chambre d'étudiant. Pour son anniversaire, ils l'ont « bizuté » par le rituel de la douche tout habillé mais en y ajoutant des ingrédients repoussants. Plus tard, dans un Institut Universitaire de Technologie (IUT) de province, une professeure de français sous-évaluait les étudiant·e·s non-européen·e·s. Au moment des faits, Walid prenait les choses sur le ton de l'humour et « laiss[ait] couler ». Ce n'est que plus tard, quand il « repass[e] la boucle » de sa vie, qu'il réévalue ses expériences à l'aune d'une perspective antiraciste.

On retrouve aussi un processus de politisation chez Julie, étudiante sénégalaise et noire de 20 ans inscrite en licence de droit, qui a subi une remarque raciste de la part d'un camarade de classe : « t'es belle pour une Noire ». Loin d'y voir un compliment, elle interprète ces propos à l'aune des représentations racistes des femmes noires réduites à des caractéristiques supposément laides (peau sombre, cheveux crépus, forte corpulence, etc.). Dans la mesure où elle a la peau claire, les cheveux lisses et une corpulence fine, elle a conscience qu'elle déroge à ces représentations négatives, ce qui peut « attirer » les hommes qu'elle rencontre. Cette interprétation de sa position sociale et des propos de l'étudiant est construite par ses compétences politiques : « Je suis beaucoup de pages pro-black, pro-nappy, tout ça, et on voit souvent des discours ou des débats où il y a cette dénonciation de "Pourquoi vous voulez transformer la femme noire?", "Pourquoi vous acceptez pas ses formes?" » (entretien par ZZ, 2017). Sa politisation par l'afro-féminisme et le mouvement *nappy*, qui dénoncent les représentations racistes des Noires et la stigmatisation des cheveux crépus (Larcher 2017), permet ainsi à Julie d'analyser les interactions quotidiennes au sein de l'université.

On le voit : l'interprétation est déterminée par le savoir racisé sur le racisme fondé, à son tour, sur l'analyse de la situation de communication, l'expérience individuelle (le « moment raciste »),

l'expérience collective (le savoir-faire racisé transmis par la socialisation raciale) et la détention de compétences politiques antiracistes. Cet ensemble de cadres d'interprétation est la base même des réponses des étudiant·e·s aux questions sur les formes du racisme quotidien à l'université.

FORMES, AUTEURS ET VARIABILITÉ DES EXPÉRIENCES DU RACISME QUOTIDIEN

Majorité de micro-agressions fréquentes, moins d'injures et pas de violence physique

La deuxième dimension de notre analyse concerne les formes, la fréquence, les auteurs et la variabilité du racisme quotidien selon le profil des étudiant·e·s. L'un des principaux résultats de l'enquête est que l'expérience du racisme quotidien est massive chez les étudiant·e·s racisés dans leur vie de tous les jours, mais qu'elle semble être moins forte, explicite et fréquente dans l'espace académique (tableau 4). En effet, parmi l'ensemble des 880 étudiant·e·s enquêté·e·s, 63,9 % (563) déclarent avoir été victimes d'au moins un fait raciste (micro-agression, injure ou violence) à l'intérieur de ou en dehors de l'université. Les faits en question sont essentiellement des micro-agressions (85,8 % des victimes de racisme, soit 482), des injures (42,3 %, soit 238) et, dans une moindre mesure, des violences (5,9 %, soit 33). Cependant, l'expérience du racisme au sein de l'université est moins prégnante, puisqu'elle concerne 12,2 % de l'ensemble des étudiant·e·s (108). On observe également une spécificité de l'espace académique en termes de formes du racisme puisqu'il s'agit surtout de micro-agressions (95,4 % des victimes à l'université, soit 103) et d'injures (30,6 % soit 33), sachant qu'aucune violence n'a été déclarée. Ainsi, les micro-agressions font proportionnellement plus souvent l'objet d'une déclaration à l'université que les injures. En allant dans le même sens que les travaux de Quintero (2012), on peut en déduire que le racisme dans le monde académique relève moins du racisme explicite que du racisme implicite.

En effet, les micro-agressions prennent plusieurs formes implicites. Il s'agit de sous-entendus pour 23 % des étudiant·e·s (202), de regards pour 10,2 % (90), d'attentes différencierées pour 6,5 % (57) et de mise à l'écart implicite pour 6,6 % d'entre eux·elles (58). Des dizaines d'exemples sont rapportés dans le questionnaire, tels que ceux-ci :

Cas 1) « [Un étudiant dit :] "Je ne veux pas faire mon exposé avec une noire". »

Cas 2) « Un étudiant m'a demandé lors d'un TD [travaux dirigés] si j'étais chinois et en lui répondant que non et lui disant que j'étais cambodgien, la personne m'a répondu : "de toute façon c'est pareil non ? , on voit pas la différence nous". »

Cas 3) « C'est un prof de droit public que j'avais avant... on est trois filles arabes... du coup quand on arrive en amph... il se met à faire dans la provocation à base de "on est pas dans un opéra"... en gros, les filles voilées (les deux autres), sont des fantômes... »

Cas 4) « Demande récurrente "tu te sens plus française ou plus juive ?". Sous-entendu de "double allégeance". »

Les réponses au questionnaire ainsi que les entretiens illustrent les mécanismes plus ou moins implicites de racialisation des étudiant·e·s minoritaires : les sous-entendus ou regards désobligeants (vécus par 33,2 % des étudiant·e·s) ; la mise à l'écart au moment de la constitution des groupes de TD articulée au regroupement des racisé·e·s entre eux (6,6 % des étudiant·e·s et cas 1) ; la construction d'une présence problématique et le déni de francité (cas 3 et 4) ; la condescendance paternaliste (cas 2) ; la mise en avant de la figure de la « bonne exception » (« tu es quand même mon Arabe préféré », entretien avec Walid par ZZ, 2018) ; la sous-évaluation des étudiant·e·s racisé·e·s par les enseignants (*idem*) ; les attentes différencierées d'un enseignant qui attend plus ou moins d'un étudiant·e en fonction de son ethnicité (6,5 % des étudiant·e·s) ; la plus grande difficulté à trouver un stage, en particulier pour les étudiantes portant le hijab (entretiens avec Sarah par CM, 2017, et avec Émilie par ZZ, 2018) ; ou encore la fétichisation sexuelle (« t'es belle pour une Noire », entretien avec Julie par ZZ, 2017).

De ce point de vue, les rapports sociaux de genre s'articulent aux rapports sociaux de race dans la mesure où les expressions du racisme s'actualisent selon des modalités spécifiques au genre des victimes. Cette articulation est bien illustrée par les moqueries à l'encontre des femmes noires coiffées d'une afro. Plusieurs étudiantes ont rapporté des incidents à la fois racistes et sexistes de la part d'autres étudiants : « hé, Jackson Five, ça va ? » (entretien avec Mathilde par ZZ, 2017) ; « ouais regarde la tissmé [métisse] là-bas, on dirait Super Sayan [nom des super-héros du manga et dessin animé *Dragon Ball* ayant une chevelure imposante et désordonnée] » (entretien avec Aurélie par FK, 2017), etc. Parfois, ces remarques désobligeantes sont accompagnées d'un contact physique. Ainsi, Mathilde décrit des situations où des étudiants supposent que les corps des femmes noires sont à leur disposition, indépendamment du consentement de celles-ci : « quand j'avais ma touffe, la chose que je peux pas supporter, c'est quand on me touche les cheveux sans

mon autorisation » (entretien par ZZ, 2017).

Si les micro-agressions participent à la stigmatisation des étudiant·e·s racisé·e·s sans que des propos ouvertement injurieux n'aient été prononcés, cela ne doit pas nous faire oublier l'existence des insultes racistes. Même si les déclarations font moins état de celles-ci, les injures constituent un attribut essentiel du racisme quotidien dans la mesure où elles contribuent à dégrader symboliquement la personne en portant atteinte à son honneur et à sa dignité (Desmonds et Paveau 2008 ; Wessler et De Andrade 2006). En analysant le contenu des insultes, on peut identifier une certaine régularité (tableau 5). Si certains mots ou expressions sont plus utilisés que d'autres, il n'en reste pas moins que la répétition générale des insultes racistes révèle une structure d'oppositions qui renseignent les attributs de la norme majoritaire et de la hiérarchie raciale. Autrement dit, il existe une *grammaire* raciste que l'on peut tenter de décoder.

En effet, les insultes racistes peuvent être considérées comme des rappels verbaux à l'ordre racial. Elles déniennent explicitement l'humanité des personnes racisé·e·s au travers de leur animalisation. Elles les associent de manière consubstantielle à la saleté et/ou la noirceur pour mieux signifier la pureté et/ou la blanchité du groupe majoritaire. En les accusant de manière essentialiste d'être bêtes, criminels, fourbes, fainéants, étrangers ou en les assimilant à des esclaves, ces insultes associent le groupe majoritaire aux vertus supposées de l'intelligence, de l'innocence, de l'honnêteté, du travail, de l'autochtonie et de la liberté. Par ailleurs, on observe des injures plus spécifiques à tel ou tel type de racisme, comme par exemple « Ching Chang Chong » ou « Chintok » pour le racisme anti-asiatique et « Pak-pak » pour le racisme anti-Pakistanais. La structure répétitive de ces dernières injures correspond au déni raciste de l'individualité, étant donné qu'elle renvoie à la supposée indistinction phénotypique des personnes asiatiques ou pakistanaises (« ils se ressemblent tous »). Quant aux termes « youtre » et « beurette », le premier s'inscrit dans l'histoire de l'antisémitisme (traduction française et injurieuse du terme allemand de *Jude*, « juif ») tandis que le second est une catégorie à la fois sexiste et raciste qui assigne les femmes descendantes de l'immigration maghrébine et/ou musulmane à une sexualité déviante et immorale (Ajibli 2022 ; Guénif-Souilamas 2000).

Si l'occurrence des micro-agressions et des injures est attestée par l'enquête, cela ne nous dit rien de leur multiplication et de leur persistance dans le

temps qui, seules, permettent de rendre compte de l'atmosphère raciste d'un espace social. Dans cette perspective, les données disponibles montrent que les micro-agressions sont plus fréquentes à l'université, alors que les injures le sont moins. Un peu plus du tiers des étudiant·e·s victimes de racisme en général (36,2 %) et des victimes de racisme à l'université (34,6 %) ont vécu des micro-agressions au moins une fois par an. Alors que 7,6 % de l'ensemble des victimes de racisme déclarent subir des micro-agressions au moins une fois par semaine, 14,6 % au moins une fois par mois et 13,9 % au moins une fois par trimestre, c'est respectivement le cas pour 11,1 % (+3,5 points), 22,2 % (+7,6) et 15,7 % (+1,8) des étudiant·e·s victimes de racisme à l'université. Concernant les injures, les proportions sont inversées puisque 14,8 % des victimes à l'université ont subi des injures, contre 24,3 % de l'ensemble des victimes de racisme. Ces résultats confirment que le racisme explicite est moins fréquent à l'université, mais que le racisme implicite y est non seulement plus courant, mais aussi plus récurrent dans le temps.

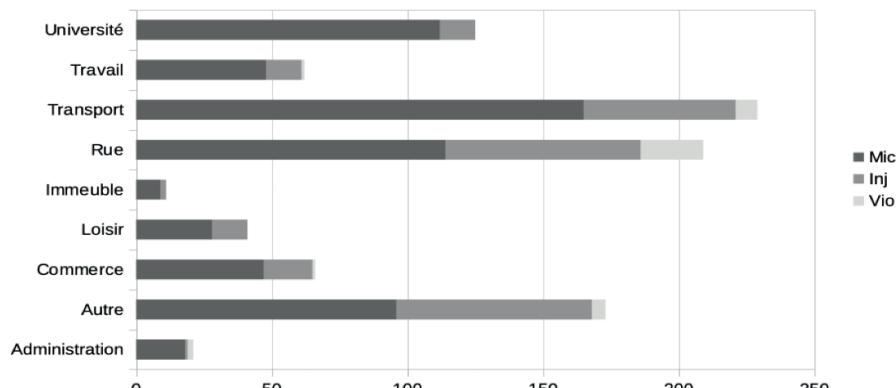
Compte tenu de l'importance des rapports sociaux de genre dans la reproduction du racisme quotidien, il n'est pas étonnant que les auteurs des faits racistes à l'université soient majoritairement masculins tandis que les victimes soient principalement féminines. En effet, les hommes correspondent à 62,7 % des auteurs de faits racistes (61,7 % des micro-agressions et 66,6 % des injures) et les femmes à 58,7 % des victimes de faits racistes (59,5 % des micro-agressions et 55,5 % des injures). Plus précisément, il s'agit d'abord d'incidents impliquant un auteur et une victime féminine (33,9 % des faits) ou une victime masculine (28,8 %), puis une auteure et une victime féminine (24,8 %) ou une victime masculine (12,4 %). Ces faits racistes se produisent soit entre des personnes qui se connaissent, soit entre inconnus (50 % dans chaque cas). Puisque les étudiant·e·s ont des contacts fréquents entre eux·elles, les faits racistes se réalisent essentiellement entre étudiant·e·s (86,1 % des faits), sachant que 13,9 % des faits impliquent un enseignant·e comme auteur·e. Autrement dit, le racisme quotidien à l'université est reproduit essentiellement par les étudiants et enseignants hommes blancs face aux femmes et aux hommes racisé·e·s et, dans une moindre mesure, par les étudiantes femmes blanches face aux femmes racisées.

Profils variés des victimes

Qu'en est-il de la variabilité de l'expérience du racisme selon les caractéristiques sociales des étudiant·e·s ? Il

est possible de répondre à cette question en comparant les profils de deux populations – les étudiant·e·s enquêté·e·s dans leur ensemble et les victimes de racisme à l'université – et en mettant en lumière les éventuelles différences de composition selon plusieurs variables (tableau 3). Alors que les femmes représentent 62,8 % (553) de l'ensemble, elles constituent 58,3 % (63) des victimes à l'université (-4,5 points). Cette différence s'articule avec une sur-représentation des hommes parmi les victimes à l'université : 41,7 % (45) contre 37,2 % (327) de l'ensemble. On retrouve également des différences de proportion selon l'ethnicité. Tandis que les étudiant·e·s noirs·e·s et arabes correspondent respectivement à 50,2 % (442) et à 31,5 % (277) de l'ensemble des étudiant·e·s, ils·elles sont sous-représenté·e·s parmi les victimes de racisme à l'université, à respectivement 45,4 % (49, -4,8 points) et 28,7 % (31, -2,8 points). À l'inverse, les étudiant·e·s asiatiques sont sur-représenté·e·s avec une part de 15,7 % (17) des victimes de racisme à l'université, contre 7,5 % (66) de l'ensemble (+8,2 points). Quant à la variable du statut de boursière, on distingue une sur-représentation des étudiant·e·s non-boursières parmi les victimes de racisme à l'université avec une part de 61,1 % (66) contre 53,1 % (467) de l'ensemble (+8 points) et, par conséquent, une sous-représentation des étudiant·e·s boursières.

Par ailleurs, l'effet établis/marginaux semble se vérifier puisque l'expérience du racisme varie considérablement selon le niveau d'études. La différence du nombre de points augmente au fur et à mesure de l'élévation dans la hiérarchie universitaire : -16,8 points pour les licence 1 (25,1 % contre 8,3 %), 0,2 point pour les licence 2 (21,1 % contre 21,3 %), -0,7 point pour les licence 3 (20,1 % contre 19,4 %), 7 points pour les master 1 (18 % contre 25 %) et 8,8 points pour les master 2 (14,3 % contre 23,1 %). Bien qu'à un moindre degré que le niveau d'études, la variable du domaine d'études a son importance : les étudiant·e·s inscrit·e·s en sciences sociales sont sur-représenté·e·s parmi les victimes de racisme à l'université (18,5 % des victimes contre 10,7 % de l'ensemble, +7,8 points), alors que les étudiant·e·s d'économie et gestion sont sous-représenté·e·s (-10,7 points, respectivement 21,8 % contre 11,1 %). Mais il faut nuancer ces résultats puisque plusieurs travaux ont montré la présence du racisme dans le domaine des sciences, technologies, ingénierie et mathématiques (McGee 2020). Quant aux variables du positionnement politique dans le clivage droite / gauche et l'engagement (associatif, syndical ou politique), elles jouent aussi un rôle dans l'expérience du racisme. En effet, les étudiant·e·s d'extrême-gauche (13,9 % contre 4,4 %

Figure 1 : Localisation des faits racistes

Source : enquête RACUNIV-ETU, 2016-19.

dans l'ensemble, +9,5 points) ainsi que les étudiant·es engagé·s dans une organisation (22,2 % contre 10,1, +12,1 points) sont sur-représenté·s parmi les victimes du racisme à l'université.

Eu égard à ces deux variables du niveau et du domaine d'études, il est intéressant de noter que plusieurs étudiant·es en master ou en doctorat travaillant sur des objets socialement et politiquement chargés font des récits de retours de bâton de la part de leurs professeures. Ainsi Myriam décrit-elle comment un professeur de son ancienne université a appelé la direction de son établissement actuel pour les prévenir de la dangerosité supposée de Myriam attribuée au fait que cette étudiante avait, par le passé, invité un islamologue renommé à un colloque qu'elle organisait (entretien par ZZ, 2017). De même, à partir du moment où elle s'engage sur une voie intellectuelle antiraciste qui déplaît à sa professeure, Juliette, étudiante française de 23 ans, auto-identifiée comme arabe et en master de science politique, essuie plusieurs refus de correction et d'évaluation ; il s'ensuit que Juliette ne valide pas son année (entretien par ZZ, 2019).

Ainsi, la comparaison entre les deux populations d'étudiant·es minoritaires montre que, parmi les étudiant·es victimes de racisme à l'université, on observe une relative sur-représentation des hommes, des Asiatiques, des non-boursier·es, des inscrit·es en master et/ou en sciences sociales, des étudiant·es d'extrême-gauche et engagé·s. À l'inverse, on retrouve une relative sous-représentation des femmes, des Noires et des Arabes, des boursier·es, des inscrit·es en licence et/ou en économie et gestion et non-engagé·s. Les expériences du racisme à l'université sont donc diversifiées.

UNE CANOPÉE COSMOPOLITE ?

Un espace plus *safe* et ouvert

La troisième dimension de notre analyse concerne la spatialisation des expériences étudiantes du racisme quotidien et l'hypothèse de la canopée cosmopolite, c'est-à-dire celle d'une spécificité de l'espace académique par rapport aux autres lieux fréquentés par les étudiant·es. On a déjà vu que les étudiant·es déclarent moins de faits racistes à l'université (12,2 % contre 64 % en général), ce qui signifie que 87,7 % d'entre eux n'ont pas subi de racisme dans le monde académique (contre 36 % en général). Statistiquement, l'expérience étudiante du racisme quotidien diffère donc d'un espace social à l'autre, ces espaces ayant des caractéristiques différentes. Alors qu'à l'université, les étudiant·es sont amené·es à rencontrer régulièrement les mêmes personnes, ce n'est pas le cas dans la rue ou dans les transports publics où les rencontres sont plus anonymes et sporadiques. La localisation des faits racistes déclarés montre que 13,3 % des faits en général, 17,5 % des micro-agressions et 5 % des injures se sont produits à l'université (figure 1). En fait, les lieux où se produisent le plus souvent des faits racistes sont les transports en commun (24,4 % d'entre eux) et la rue (22,3 %). Si les micro-agressions ont surtout lieu dans les transports (25,9 % d'entre elles), c'est dans la rue que les étudiant·es subissent des injures (27,6 %) et des violences (57,5 %).

Ce n'est donc pas un hasard si une majorité des étudiant·es rencontré·s développent un discours positif sur leur expérience à l'université, discours qui va dans le sens de la thèse d'une canopée cosmopolite :

« La fac justement c'était un petit peu un lieu de rencontre, de connaissances, de cultures – il y a des femmes voilées, il y a des gens qui viennent qui sont en France depuis deux-trois ans – (...) personnellement je dirais globalement que j'ai une bonne expérience de la fac parce que je pense qu'il y a un respect de tout ça. » (entretien avec Julie par ZZ, 2017)

« La fac c'est vraiment un endroit propice (...) à développer un esprit critique et à se poser des questions. » (entretien avec Mathilde par ZZ, 2017)

« L'université c'est aussi le lieu de la parole, du partage, du partage de savoir, je pense (...), l'endroit où on rencontre des gens qui vont pas forcément être des amis. C'est juste des camarades, et, voilà, on échange des paroles entre deux cours. Ça arrive. Alors que dans la rue ce sera beaucoup plus difficile. » (entretien avec Nadia par ZZ, 2018)

« On en avait parlé avec mon frère quand on était plus jeunes, et il disait que déjà, les gens sont plus cultivés [à l'université], ils ont pas de... d'a priori ou d'idées... certains sont plus ouverts d'esprit. » (entretien avec Pauline par ZZ, 2019)

« À l'université, c'est aussi dû à l'époque de notre vie : on est jeunes, on apprend, on étudie ; on commence un peu à se séparer de la vie de nos parents, aussi (...) à avoir ses propres avis, à explorer des trucs, à apprendre des choses aussi à l'université ; et du coup, bien sûr, c'est plus propice. » (entretien avec Léa par ZZ, 2019)

Ces étudiantes décrivent un espace universitaire marqué par les valeurs de l'échange, du savoir, du dialogue des cultures, du respect et de l'esprit critique. Le racisme est moins présent à l'université parce que sa vocation éducative et critique irait à l'encontre des idées racistes, contrairement à la rue où celles-ci sont davantage susceptibles d'être exprimées ouvertement. La spécificité universitaire serait non seulement liée à ces valeurs d'ouverture, mais aussi à la camaraderie étudiante et à la composition ethnique du corps étudiant, en particulier les étudiantes étrangères, qui favorisent les rencontres culturelles.

Carte mentale racisée d'un « racisme diplomatique »

Cependant, l'image d'une canopée cosmopolite doit être nuancée. L'université se situe en troisième position des lieux où se produisent le plus de micro-agressions, après la rue et les transports en commun. Nous avons déjà noté qu'à l'université, le racisme y est plus implicite et plus fréquent. Nadia, étudiante arabe française de 25 ans, décrit ainsi l'université comme « le catalyseur de ce genre de racisme » puisqu'il s'agit d'un « racisme diplomatique (...) beaucoup plus implicite » ; toutefois, pour elle, « quand on garde

l'œil ouvert, oui, il est là » (entretien avec Nadia par ZZ, 2018). Noa et Zohra, étudiante française arabe de 22 ans en licence de psychologie, vont dans le même sens :

« J'ai l'impression justement que l'université, c'est un moment dans notre vie, dans notre éducation, ou notre scolarité entre guillemets, où justement, on vit le moins le racisme dans le sens où on est censés être un peu plus grands, un peu plus matures mais d'un autre côté, j'ai l'impression que c'est aussi un espace où on s'est rendu compte qu'il y a des choses qui ne se disent pas. C'est pas forcément que le racisme n'existe pas, mais c'est plutôt qu'il y a des choses qui ne sont pas forcément dites. » (entretien avec Noa par OC, 2017)

« À (...) l'université, ce qui est bien, c'est que par exemple, dans ma promo, quand je m'adressais à une personne pour aider, pour qu'une personne vienne m'aider, elle se focalisait pas sur ma tête mais surtout sur les cours ou sur la façon dont j'explique, mais c'est vraiment pas le physique. (...) J'ai tendance à penser que eux pensent à "elle est comme ça", mais ils vont pas forcément me le dire ; et ça... donc il y a une certaine retenue. (...) Par rapport au fait d'"accéder à quelque chose à l'université", par exemple – bah, vu que je vous ai dit : dans le monde associatif –, je fais partie d'une association, j'en suis la secrétaire, et des fois je pense... fin, j'appréhende, surtout, quand je m'adresse à une personne de l'administration, ou des professeurs, là j'appréhende le plus. » (entretien avec Zohra par ZZ, 2019)

De ce point de vue, la diversité ethnique du corps étudiant semble être un élément fondamental dans les perceptions de l'université comme espace *safe*. En effet, « le fait d'être dans un milieu où il y a beaucoup de diversité [donne] l'impression que le racisme est moins amené à se présenter ou pour les personnes qui auraient des tendances de ce genre, c'est beaucoup plus difficile de l'exprimer » (entretien avec Noa par OC, 2017). Il faut dès lors faire une distinction entre le texte public et le texte caché du racisme (Hajjat 2021) : dans le cas de la canopée cosmopolite, les discours racistes ont un moindre degré de légitimité et s'expriment moins facilement.

Par conséquent, le lien établi entre composition ethnique et autocensure raciste amène certains étudiants à élaborer une véritable *carte mentale racisée* (Hesse et al. 1992) des établissements universitaires en réalisant une distinction, voire un « classement antiraciste », fondés sur le niveau d'hospitalité des étudiants minoritaires. Par exemple, Noa, qui avait subi un contrôle au faciès dans l'université S où « il y a moins de diversité », « ne pense pas qu'[il] aurait vécu ce genre d'incident à [université T] ou à [université V] où il y a clairement plus de diversité... » (entretien avec Noa par OC, 2017). Après avoir subi

plusieurs remarques désobligeantes – telles que « C'est bizarre de voir un Arabe à [l'université S] » –, Adam, étudiant français de 28 ans, arabe et inscrit en master de philosophie, interprète son expérience dans le même sens :

« Pourquoi par exemple ça m'est arrivé à [l'université S] et pas à [l'université T] ? À [l'université T], (...) ça m'est jamais arrivé ce genre de propos. Ça m'est arrivé à [l'université S], dans l'amphi X... (...) C'est vraiment un endroit particulièrement précis, quoi, c'est vraiment un concentré de bourgeoisie comme pas possible ; je veux dire en philo, y a pas plus bourgeois qu'à [l'université S] (...). J'étais peut-être un des seuls Arabes, je vais pas dire “le seul” parce que j'ai pas vu tous les autres (...). J'étais pas en L1, j'étais en agrég⁸, et (...) il y a quand même un écrémage social avant de parvenir au niveau de l'agrég⁸... Donc voilà, ça en dit long sur le racisme ordinaire qu'il peut y avoir, sur l'entre-soi blanc bourgeois... français, j'ai pas envie de dire “français” parce que j'ai l'air de dire “eux et moi”, je veux dire, je suis français ; voilà, blanc bourgeois, socialement privilégié. » (entretien avec Adam par ZZ, 2016)

Son cursus universitaire l'amenant à fréquenter deux universités, Adam expérimente dans sa chair les différences de traitement d'un établissement à l'autre, qui sont expliquées par les caractéristiques sociales des étudiant·es. Alors que dans l'université T, on retrouve une mixité sociale et une diversité ethnique, l'université S est fréquentée majoritairement par des étudiant·es blancs et bourgeois. Les micro-agressions et les paroles racistes visant Adam sont ainsi révélatrices, pour lui, d'un entre-soi blanc et bourgeois où sa présence d'homme arabe est perçue comme incongrue et potentiellement illégitime⁸. Il a une position d'*outsider* relativement acceptée dans la première, mais il est un menaçant envahisseur d'espace dans la seconde. Pour Juliette, il y va de l'estime de soi : à cette même université S, Juliette se sent méprisée et isolée, alors qu'à l'université U, un environnement marqué par l'hétérogénéité socio-ethnique contribue à renforcer sa confiance en elle et favorise la constitution de liens de solidarité :

« Et ça, à [l'université S], je me sentais souvent sous-habillée, je me sentais souvent en décalage physique avec les autres étudiants (...). Et moi, face au profs, je me sens pas... forcément considérée par rapport aux autres élèves, et même dans ma façon de parler, je sais que j'ai beaucoup de codes de langage associés au fait d'être non-blanc, associés aux quartiers ou je sais pas quoi, et je sais que parfois ça transparaît ; à [l'université S], ça me mettait vraiment en insécurité et j'essayais même de tempérer, je changeais des choses vestimentairement parlant (...), dans mon langage je m'exprimais pas, à part quand j'étais obligée je parlais pas, et même au niveau du contenu de mon travail (...),

⁸ Sur le lien entre la composition ethnique d'un espace et la probabilité des actes racistes, voir (Hajjat, Rodrigues, et Keyhani 2019).

vraiment, j'étais lisse (...). Clairement, je suis partie à [l'université U] pour me sentir bien physiquement, en fait ; quand je suis arrivée à [l'université U] où on voit qu'il y a une majorité d'étudiants étrangers – et puis même quand ils sont Français, d'étudiants non-blancs –, avec des codes assez similaires aux miens, bah ça enlève la honte, quoi ; et ça je l'ai senti très fort, et là où je suis en confiance, c'est que les autres étudiants me ressemblent, et auprès des autres étudiants, j'ai un refuge, en fait. » (entretien avec Juliette par ZZ, 2019)

Il n'en reste pas moins qu'il existe une relative autonomie de l'espace académique par rapport au reste de la société, comme l'attestent les différences entre les types de racisme qui s'y expriment. D'un côté, le « classement » des formes de racisme les plus déclarées est relativement similaire : 1) anti-noir, anti-musulman, anti-arabe, anti-asiatique et anti-juif pour les victimes de racisme en général ; 2) anti-noir, anti-musulman, anti-asiatique, anti-arabe et anti-juif pour les victimes au sein de l'université. La seule différence est la sur-représentation du racisme anti-asiatique et la sous-représentation du racisme anti-arabe à l'université. De l'autre, on observe que le racisme anti-arabe et le racisme anti-noir font davantage l'objet de déclarations en général que dans l'université en particulier, alors que c'est l'inverse pour le racisme anti-asiatique, le racisme anti-musulman et le racisme anti-juif. Alors qu'ils touchent 14 % et 44,8 % des victimes de racisme en général, le racisme anti-arabe et le racisme anti-noir concernent respectivement 8,3 % (-5,7 points) et 39,8 % (-5 points) des victimes à l'université. Tandis que le racisme anti-asiatique, le racisme anti-musulman et le racisme anti-juif touchent 9,4 %, 24,2 % et 2,8 % des victimes de racisme en général, ils concernent respectivement 16,7 % (+7,3 points), 26,9 % (+2,7 points) et 4,6 % (+1,8 points) des victimes à l'université. Ces résultats montrent ainsi un certain décalage entre l'espace public en général et l'espace universitaire en particulier. Dans l'espace public, on constate la prégnance des racismes anti-noir, anti-arabe et anti-musulman alors que dans l'espace universitaire, les racismes anti-arabe et anti-noir semblent moins prégnants et les racismes anti-asiatique, anti-musulman et anti-juif font l'objet d'un plus grand nombre de déclarations.

Quelles que soient les spécificités de l'université relativement à d'autres espaces sociaux, il importe cependant – notamment dans la perspective d'enquêtes futures – de ne pas cloisonner l'analyse du racisme. Si l'expérience du racisme varie selon les espaces considérés, cette expérience est aussi incorporée : c'est un même sujet qui parcourt ces différents espaces, de telle sorte que le fardeau et les stigmates des oppressions subies à l'extérieur de l'université ne s'effacent

aucunement au sein de celle-ci, où il n'est d'ailleurs pas à exclure qu'ils puissent prendre d'autres formes.

CONCLUSION

Pour conclure, cette enquête a permis de combler une partie des lacunes de la littérature existante sur l'expérience étudiante du racisme quotidien. Compte tenu de l'indétermination de la situation raciste, elle révèle que l'interprétation de faits comme relevant du racisme dépend de la constitution d'un savoir racisé sur le racisme construit par la socialisation, la perception du contexte d'interaction, l'expérience individuelle (le « moment raciste »), l'expérience collective (le savoir-faire racisé transmis) et les compétences politiques antiracistes. L'enquête a également mis en lumière l'existence d'un racisme majoritairement inconscient et implicite (plus de micro-agressions fréquentes que d'injures, aucune violence) ainsi que la variabilité de l'expérience du racisme selon les caractéristiques sociales des étudiant·es (variabilité que nous avons proposé d'envisager avec l'effet établis/marginaux). Enfin, ce travail a en partie validé l'hypothèse de la canopée cosmopolite universitaire en révélant la spécificité de l'espace académique, plus ouvert et accueillant que le reste de la société, où les faits racistes ont moins de risque de se produire et dont les types diffèrent de ceux de l'espace public⁹. Mais l'enquête a également nuancé ce constat en mettant en lumière les indices d'une carte mentale racisée d'un « racisme diplomatique » qui établit des différences entre établissements universitaires selon leur composition sociale et ethnique et leur degré d'hospitalité.

BIBLIOGRAPHIE

Ajbli, Fatiha. 2022. « Ces femmes aux prises avec les injures islamophobes ». *Confluences Méditerranée* 121 (2) : 95-109.

Anderson, Elijah. 2011. *The Cosmopolitan Canopy : Race and Civility in Everyday Life*. New York : W.W. Norton & Company.

—. 2023. *Black in White Space : The Enduring Impact of Color in Everyday Life*. Chicago : University of Chicago Press.

Anne, Denis, Amynata Bagayoko, Sylvain Chareyron,

⁹ Ces résultats peuvent être rapprochés des recherches sur la perception des discriminations à l'école (Dhume-Sonzogni 2007 ; Brinbaum, Chauvel, et Tenret 2013 ; Dhume et Bérard 2023).

et Yannick L'Horty. 2024. « Discrimination à l'embauche des femmes voilées en France : un test sur l'accès à l'apprentissage ». 24-04. Marne-la-Vallée : Observatoire national des discriminations et de l'égalité dans le supérieur.

Backouche, Isabelle, Olivier Godechot, et Delphine Naudier. 2009. « Un plafond à caissons : les femmes à l'EHESS ». *Sociologie du Travail* 51 (2) : 253-74.

Bilge, Sirma, et Patricia Hill Collins. 2023. *Intersectionnalité : une introduction*. Traduit par Julie Maistre. Paris : Éditions Amsterdam.

Bassel, Romane. 2018. « "C'est mignon ton accent, tu viens d'où ?". Pour une prise en compte des rapports sociaux dans l'étude des discriminations ». *Les cahiers de la LCD*, n° 3, 105-24.

—. 2021. « (Dé)construire la race. Socialisation et conscientisation des rapports sociaux chez les diplômé·s du supérieur ». Thèse doctorale de sociologie, Université Côte-d'Azur.

Borgogno, Victor, et Jocelyne Streiff-Fénart. 1999. « L'accueil des étudiants étrangers en France : politiques et enjeux actuels ». *Cahiers de l'Urvis*, n° 5, 77-86.

Bourabain, Dounia. 2022. « Everyday Sexism and Racism in the Ivory Tower : The Struggles and Resistance of Women Early Career Researchers in Belgium ». Thèse doctorale de sociologie, Vrije Universiteit Brussel.

Bourabain, Dounia, et Pieter-Paul Verhaeghe. 2021. « Everyday Racism in Social Science Research : A Systematic Review and Future Directions ». *Du Bois Review : Social Science Research on Race* 18 (2) : 221-50.

Bozec, Géraldine, Romane Bassel, Cécile Rodrigues, Laura Schuft, Christelle Hamel, Hanane Karimi, Ludovic Morand, Pierre-Olivier Weiss, Marguerite Cognet, et Fabrice Dhume. 2024. « Dénoncer les discriminations à l'université : entre silence, révélation et signalement ». Rapport de recherche. Paris : Consortium UPN-UCA-CRISIS. <https://hal.science/hal-04581625>.

Brinbaum, Yaël, Séverine Chauvel, et Élise Tenret. 2013. « Quelles expériences de la discrimination à l'école ? Entre dénonciation du racisme

- et discours méritocratique ». *Migrations Société* 147-148 (3) : 97-110.
- Brun, Solène. 2022. « La socialisation raciale : enseignements de la sociologie étatsunienne et perspectives françaises ». *Sociologie* 13 (2) : 199-217.
- Cardi, Coline, Delphine Naudier, et Geneviève Pruvost. 2005. « Les rapports sociaux de sexe à l'université : au cœur d'une triple dénégation ». *L'Homme & la Société* 158 (4) : 49-73.
- Chareyron, Sylvain, Louis-Alexandre Erb, et Yannick L'Horty. 2023. « Assessing Discrimination in Access to Higher Education : Results from a Field Experiment ». *Annals of Economics and Statistics*, n° 151, 121-45.
- Chassain, Adrien, Paulin Clochec, Chloé Le Meur, Marc Lenormand, Marine Trégan, et Gilles Couffignal, dir. 2016. « L'expérience minoritaire ». *Tracés. Revue de sciences sociales* n° 30. <https://journals.openedition.org/traces/6380>.
- Chauvel, Séverine, Francine Nyambek-Mebenga, et Jean-Luc Primon. 2023. « Chapitre 14. Discriminations et violences racistes dans l'enseignement supérieur : des expériences différencierées selon le sexe et l'origine migratoire des étudiants ». Dans *Être étudiant avant et pendant la crise sanitaire*. 219-32. Paris : La Documentation française.
- Chuang, Ya-Han. 2021. *Une minorité modèle ? Chinois de France et racisme anti-Asiatiques*. Paris : La Découverte.
- Cromer, Sylvie, et Colette Guillopé. 2018. « Violences sexistes et sexuelles dans l'enseignement supérieur et la recherche ». *La vie de la recherche scientifique*, n° 415, 52-53.
- Decharne, Marie-Noëlle, et E. Liedts. 2007. « Porter un prénom arabe ou musulman est-il discriminant dans l'enseignement supérieur ? Orientation et poursuite d'études dans l'enseignement supérieur du Nord-Pas de Calais ». Lille : Observatoire régional des études supérieures.
- Desmons, Éric, et Marie-Anne Paveau. 2008. *Outrages, insultes, blasphèmes et injures : violences du langage et polices du discours*. Paris : L'Harmattan.
- Dhume, Fabrice, et Samuel Bérard. 2023. « Être personnel scolaire racisé : formes et signification de l'expérience du racisme au travail dans l'éducation nationale française ». *Marronnages : les questions raciales au crible des sciences sociales* 2 (1) : 116-38.
- Dhume-Sonzogni, Fabrice. 2007. *Racisme, antisémitisme et « communautarisme » ? L'école à l'épreuve des faits*. Savoir et formation. Paris : L'Harmattan.
- Druez, Élodie. 2016. « Un "nigger moment" à la française ? Expérience de la stigmatisation chez les diplômés et étudiants d'origine africaine ». *Tracés. Revue de sciences humaines*, n° 30 (avril), 125-45.
- Elias, Norbert. 1991. « Notes sur les juifs en tant que participant à une relation établis-marginaux ». Dans *Norbert Elias par lui-même*, 150-60. Paris : Fayard.
- Essed, Philomena. 1991. *Understanding Everyday Racism : An Interdisciplinary Study*. Newbury Park : Sage Publications.
- Fassa, Farinaz, Martin Benninghoff, et Sabine Krado-Ifer. 2019. « Universités : les politiques d'égalité entre femmes et hommes à l'heure de l'excellence. Introduction du Dossier ». *SociologieS*, octobre. <http://journals.openedition.org/sociologies/11773>.
- Fave-Bonnet, Marie-Françoise, et Nicole Clerc. 2001. « Des "Héritiers" aux "nouveaux" étudiants : 35 ans de recherches ». *Revue française de pédagogie*, n° 136, 9-19.
- Ferry, Odile, et Elise Tenret. 2017. « À la tête de l'étudiant ? Les discriminations perçues dans l'enseignement supérieur ». *OVE Infos*, n° 35. http://www.ove-national.education.fr/medias/OVE_Infos_35-Discriminations.pdf.
- Foegle, Jean-Philippe. 2014. « L'infra-statut de l'étudiant étranger ». *Plein droit*, n° 103, 36-39.
- Gilbert, Anne-Françoise, Fabienne Crettaz von Roten, et Elvita Alvarez. 2006. « Le poids des cultures disciplinaires sur le choix d'une formation supérieure technique ou scientifique : une perspective genre ». *Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology* 32 (1) : 141.

- Grivillers, Eric. 2005. « Comparaison des situations des diplômés selon l'origine de leur patronyme ». Observatoire des Formations et de l'Insertion Professionnelle. Lille : OFIP-USTL.
- Guénif-Souilamas, Nacira. 2000. *Des « beurettes » aux descendantes d'immigrants nord-africains*. Paris : Grasset.
- Hajjat, Abdellali. 2021. « Des discours républicains aveugles à la race ? La question raciale entre texte public et texte caché ». *Sociologie* 12 (4) : 419-26.
- Hajjat, Abdellali, Fabrice Dhume, Marguerite Cognet, Cécile Rodrigues, Géraldine Bozec, Romane Bassel, Christelle Hamel, et al. 2022. « Enquête nationale sur les discriminations à l'université ». Document de travail ACADISCRIT n° 1. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03731238>.
- Hajjat, Abdellali, Narguesse Keyhani, et Cécile Rodrigues. 2019. « Infraction raciste (non) confirmée. Sociologie du traitement judiciaire des infractions racistes dans trois tribunaux correctionnels ». *Revue française de science politique* 69 (3) : 407-38.
- Hajjat, Abdellali, et Silyane Larcher, dir. 2019. « Intersectionnalité ». *Mouvements*. <http://mouvements.info/intersectionnalite/>.
- Hajjat, Abdellali, et Mathias Moschel. 2022. « Racisme en procès ». *Marronnages : les questions raciales au crible des sciences sociales* 1 (1) : 8-12.
- Hajjat, Abdellali, Cécile Rodrigues, et Narguesse Keyhani. 2019. « Proximité spatiale, distance raciale. Analyser la spatialisation des infractions racistes ». *Revue française de sociologie* 60 (3) : 341-83.
- Hall, Nathan. 2013. *Hate Crime*. New York : Routledge.
- Hamel, Christelle. 2008. « Le traitement du harcèlement sexuel et des discriminations à l'université ». *Mouvements* 3-4 (55-56) : 34-45.
- Hesse, Barnor, Dhanwant K. Rai, Christine Bennett, et Paul McGilchrist. 1992. *Beneath the Surface : Racial Harassment*. United Kingdom : Avebury.
- Hopkins, Peter. 2011. « Towards Critical Geographies of the University Campus : Understanding the Contested Experiences of Muslim Students ».
- Transactions of the Institute of British Geographers* 36 (1) : 157-69.
- Hurtado, Sylvia. 1992. « The Campus Racial Climate ». *The Journal of Higher Education* 63 (5) : 539-69.
- Keyhani, Narguesse, Abdellali Hajjat, et Cécile Rodrigues. 2019. « Saisir le racisme par sa pénalisation ? Apports et limites d'une analyse fondée sur les dossiers judiciaires ». *Genèses* 116 (3) : 125-44.
- Lagroye, Jacques. 2003. *La politisation*. Paris : Belin.
- Larcher, Silyane. 2017. « "Nos vies sont politiques !" L'afroféminisme en France ou la riposte des petites-filles de l'Empire ». *Participations*, n° 3, 97-127.
- Mayenga, Évelia, et Daphné Badinadé, dir. 2023. « Les conditions raciales de l'enquête ». *Marronnages : les questions raciales au crible des sciences sociales* 2 (1). <https://marronnages.org/index.php/revue/issue/view/3>.
- McGee, Ebony Omotola. 2020. « Interrogating Structural Racism in STEM Higher Education ». *Educational Researcher* 49 (9) : 633-44.
- Mohammed, Marwan. 2021. « Ethnographie des usages de la race dans un collège périphérique ». Dans *Éducation et diversité*. Sous la direction de Françoise Lorcerie, 177-90. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- OVE. 2020. « Repères 2020 ». Paris : Observatoire national de vie étudiante.
- . 2023. « Repères 2023 ». Paris : Observatoire national de vie étudiante.
- Perry, Barbara. 2002. « American Indian Victims of Campus Ethnoviolence ». *Journal of American Indian Education* 41 (1) : 35-55.
- . 2010. « "No Biggie" : The Denial of Oppression on Campus ». *Education, Citizenship and Social Justice* 5 (3) : 265-79.
- . 2011. « Identity and Hate Crime on Canadian Campuses ». *Race and justice* 1 (4) : 321-40.
- Pierce, Chester M., Jean V. Carew, Diane Pierce-Gonzalez, et Deborah Wills. 1977. « An Experiment

- in Racism : TV Commercials ». *Education and Urban Society* 10 (1) : 61-87.
- Pochic, Sophie. 2018. « Course à l'excellence et inégalités sexuées dans les carrières académiques ». *La vie de la recherche scientifique*, n° 415, 21-24.
- Poutignat, Philippe, et Jocelyne Streiff-Fénart. 1995. « Catégorisation raciale et gestion de la co-présence dans les situations "mixtes" ». *Cahiers de l'Urmis*, n° 1. <http://journals.openedition.org/urmis/438>.
- Puar, Nirmal. 2004. *Space Invaders : Race, Gender, and Bodies Out of Place*. New York : Berg Publishers.
- Quashie, Hélène. 2020. « Quand enquêter rime avec racialité. Revisiter les migrations du "Nord" vers le "Sud" et la production sociale des catégorisations arabe, noire et blanche à travers la réflexivité ». *Cahiers de l'Urmis*, n° 19 (novembre).
- Quintero, Oscar. 2012. « Racisme et discrimination à l'université. Lectures croisées des sociétés française et colombienne à partir de l'expérience vécue des étudiants noirs à Paris et Bogota ». Thèse doctorale de sociologie, Université Rennes 2.
- . 2014. « Racisme quotidien à l'université colombienne. Approche de l'expérience vécue des étudiants "noirs" à Bogota ». *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, n° 13 (mai), 263-78.
- Seggie, Fatma Nevra, et Gretchen Sanford. 2010. « Perceptions of Female Muslim Students Who Veil : Campus Religious Climate ». *Race Ethnicity and Education* 13 (1) : 59-82.
- Simon, Patrick, et Joan Stavo-Debauge. 2004. « Les politiques anti-discrimination et les statistiques : paramètres d'une incohérence ». *Sociétés contemporaines*, n° 1, 57-84.
- Solorzano, Daniel, Miguel Ceja, et Tara Yosso. 2000. « Critical Race Theory, Racial Microaggressions, and Campus Racial Climate : The Experiences of African American College Students ». *Journal of Negro Education* 69 (1/2) : 60-73.
- Solorzano, Daniel G., et Tara J. Yosso. 2002. « Critical Race Methodology : Counter-Storytelling as an Analytical Framework for Education Research ». *Qualitative Inquiry* 8 (1) : 23-44.
- Terrier, Eugénie. 2009. « Les migrations internationales pour études : facteurs de mobilité et inégalités Nord-Sud ». *L'Information géographique* 73 (4) : 69-75.
- Terrier, Eugénie, et Raymonde Séchet. 2007. « Les étudiants étrangers : entre difficultés de la mesure et mesures restrictives. Une application à la Bretagne ». *Norois. Environnement, aménagement, société*, n° 203 (juin), 67-84.
- Twine, France Winddance, et Jonathan Warren, dir. 2000. *Racing Research, Researching Race : Methodological Dilemmas in Critical Race Studies*. New York : NYU Press.
- Wessler, Stephen L., et Lelia L. De Andrade. 2006. « Slurs, Stereotypes, and Student Interventions : Examining the Dynamics, Impact, and Prevention of Harassment in Middle and High School ». *Journal of Social Issues* 62 (3) : 511-32.
- Williams, David R., Yan Yu, James S. Jackson, et Norman B. Anderson. 1997. « Racial Differences in Physical and Mental Health : Socio-Economic Status, Stress and Discrimination ». *Journal of Health Psychology* 2 (3) : 335-51.
- Zoubir, Zacharias. 2023. « "Racisme" Genèse et épistémologie d'un concept de lutte ». Thèse doctorale de philosophie, Université Paris Nanterre.